Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 33 (1945)
Heft: 137

Artikel: Théodore Flournoy, un savant croyant : étude de psychologie religieuse
Autor: Rochedieu, Edmond
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380464

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

THÉODORE FLOURNOY, UN SAVANT CROYANT

Étude de psychologie religieuse

Reportons-nous, par l'imagination, à soixante-dix ans en arrière, à l'année 1875. Les Zofingiens romands célèbrent leur fête de printemps à Morat. « Une après-midi, a écrit l'un d'eux, Jean-Elie David, nous étions une cinquantaine, serrés et enfumés autour des chopes, dans l'étroite salle d'une auberge. On discutait comme on discute à vingt ans, *ab hac et ab hoc*, avec passion, politique, art, science et religion. » Et voici que l'un d'eux, qui achevait son sixième semestre à la Faculté des sciences de Genève, jusqu'alors silencieux et « assis sur l'entablement de la fenêtre, casquette sur l'oreille et dans la main une pipe de bruyère qu'il bourrait de l'index, se dresse sur le banc où reposaient ses pieds, monte sur la table et dit d'une voix forte : « Je suis chrétien, messieurs, parce que le christianisme apporte à l'humanité la morale la plus haute et la plus pure... » Il y eut un instant de stupeur. « Je suis chrétien ! » Passe encore pour un *stud. theol.* de proclamer pareille énormité. Mais un étudiant en sciences ! Car nous étions tous plus ou moins infectés du matérialisme que Carl Vogt nous versait au bruit de son ricanement sonore. *Le Monde comme Volonté et Représentation* distillait le pessimisme dans les âmes de ceux qui connaissaient à peine Schopenhauer ; enfin les plus considérés d'entre nous venaient de lire et digéraient âcrement

N. B. — **Discours prononcé à la séance de rentrée de la Faculté de théologie de l'Université de Genève, le 9 octobre 1945, au temple de la Fusterie.**

la *Philosophie de l'Inconscient*, qu'ils opposaient à l'orthodoxie étroite alors régnante, non dans les cœurs, certes, mais dans les convenances sociales de nos milieux bourgeois. » Et voici qu'un étudiant en sciences ose se proclamer chrétien, mettant l'accent non sur quelque dogme traditionnel, mais sur l'accord intime entre sa conscience et les simples enseignements du Christ [1].

Ce jeune homme de vingt et un ans, qui ne craint pas de braver le courant de la philosophie positiviste, c'était Théodore Flournoy, le futur professeur de psychologie expérimentale à l'Université de Genève et qui devait écrire un jour cette étonnante étude sur le spiritisme, *Des Indes à la planète Mars*, à la fois savoureuse et d'une précision scientifique qui ne laisse rien à désirer. A la rentrée d'automne, il s'inscrit en théologie. Les mois s'écoulent et notre étudiant s'initie aux mystères de l'hébreu sous la direction de Louis Segond, assiste aux leçons d'Oltramare sur le Nouveau Testament, au cours d'Auguste Bouvier qui construit sa dogmatique. Un beau jour — le semestre d'hiver touche à sa fin — son ami David entre chez lui et s'étonne de le voir plongé dans la confection de grands tableaux de classification zoologique. « Je prépare, lui répond Flournoy, mon bachot ès sciences ; je lâche la théologie, je ne veux pas devenir incrédule ! »

Que signifie ce revirement ? Sommes-nous en face d'une de ces natures oscillantes, instables, qui renient aujourd'hui ce qui hier les enthousiasmait ? Ou bien avons-nous affaire à ce type psychologique particulièrement intéressant, plutôt rare d'ailleurs, en qui coexistent des tendances nettement divergentes mais dont l'opposition, loin de nuire à l'équilibre de la personnalité, l'enrichit par l'apport même de ces contrastes ? Tel nous semble bien être le cas chez Flournoy. Dès l'âge de vingt et un ans une double attitude se dessine : d'une part des convictions chrétiennes extraordinairement solides qu'il ne craint pas d'exprimer, d'autre part une méfiance non déguisée pour tout ce qui touche à la théologie. Ce divorce intérieur, loin de s'atténuer avec les années, ne fera que grandir, s'alimentant de toutes les expériences de la vie et puisant dans les événements petits et grands des motifs nouveaux pour se justifier. Pourtant, fait curieux et digne d'être noté, ces tendances contraires,

(1) *Gazette de Lausanne*, 7 novembre 1920. Cité par CLAPARÈDE, *Théodore Flournoy*. Genève, 1921, p. 6 s.

qui auraient pu facilement provoquer comme un déchirement de l'âme, ou qui risquaient de se résorber par la prédominance de l'une d'entre elles — combien n'a-t-on pas connu d'hommes de sciences perdant la foi, ou de croyants devenant hostiles à toute méthode scientifique ! — ces tendances divergentes, chez Flournoy, se développent sans entraîner aucun trouble, et finalement nous les voyons, au soir d'une belle vie, chacune ayant donné sa pleine récolte de fruits savoureux, s'unir harmonieusement dans l'action personnelle du grand savant qui se penche vers des âmes souffrantes, leur apportant, avec un infini respect, le réconfort de son art et le soutien de sa piété.

Le philosophe Henri Bergson, dans *Les deux sources de la morale et de la religion*, s'attachant à rendre compte des causes profondes qui président au développement spirituel des civilisations et des individus, recourt à ce qu'il intitule la *loi de dichotomie* (division en deux) et la *loi de double frénésie* (p. 320 ss.). S'inscrivant en faux contre les théories de Hegel pour qui, l'on s'en souvient, l'affirmation d'une thèse initiale fait surgir une première antithèse, ce qui suscite, par la fusion de la thèse et de l'antithèse, une première synthèse, laquelle se mue à son tour en une thèse nouvelle, inaugurant le cycle ternaire que rien n'arrêtera plus, le philosophe de l'intuition dénie toute valeur à la doctrine hégélienne, et propose un retournement de l'explication : la synthèse — mais il n'use pas de ce terme — au lieu de se présenter comme un résultat de la rencontre de deux contraires, se placerait plutôt au point de départ de toutes les transformations historiques ou intellectuelles, si bien que l'évolution des sociétés et des individus devrait être envisagée à peu près de la façon suivante : au début un ensemble non encore différencié de tendances, puis, sous l'action de la *loi de dichotomie*, la scission en deux groupes d'éléments nettement opposés ; ces tendances adverses suivent alors chacune leur propre voie, se dissociant de plus en plus, car c'est ainsi, et ainsi seulement que toutes les virtualités se réalisent. Telle est la *loi de double frénésie*, dont les effets, presque toujours, se produisent successivement, une période de luxe et de bien-être prenant la place d'une époque d'ascétisme, l'impiété s'effaçant devant un retour de la foi. Mais il arrive aussi — et Bergson n'exclut pas absolument cette exception — que l'antagonisme soit en quelque sorte simultané : et l'on assiste alors au cheminement paradoxal d'un individu ou d'une société le long

de deux routes différentes qui jamais ne se rencontrent, et cela dans le même temps.

Ne découvrons-nous pas, dans le développement spirituel de Flournoy, l'illustration de cette seconde forme des lois évolutives décrites par Bergson ? La plénitude du début, lourde d'éventualités latentes, c'est la personnalité même de cet étudiant cherchant sa voie, hésitant s'il doit se tourner vers les sciences ou pénétrer dans les arcanes de la théologie. Mais voici qu'un choc psychologique dissocie ce qui aurait pu rester confondu — et nous savons en effet, par les confidences à un ami, qu'au commencement de ses études, aux alentours de la vingtième année, le jeune Flournoy a passé par une période de doute ; cette crise intérieure, qu'il surmonte victorieusement, le mûrit et le transforme. « Depuis lors, remarque son ancien camarade, il put modifier et renouveler ses idées, mais ses croyances essentielles, fondées sur une expérience vécue, ne varièrent point.[1] » Ne l'a-t-il d'ailleurs pas reconnu lui-même, dans la conclusion d'une conférence prononcée à Sainte-Croix en 1904, à l'Association chrétienne d'étudiants, lorsque, brossant un tableau saisissant de la personne du Christ, il exposait en des pages inoubliables ses convictions chrétiennes les plus intimes ? Ayant mis en relief l'héroïsme, l'intelligence et la générosité de celui qu'il aimait à désigner comme le génie religieux le plus parfait, il rappelait en terminant « cette puissance de soutien et de continuelle rénovation spirituelle que la foi au Christ déploie, comme une merveilleuse fontaine de Jouvence, jusqu'au terme le plus reculé de la vie d'ici-bas, chez ceux qui l'ont choisi pour guide aux jours de leur adolescence »[2]. Or, n'en doutez pas, c'est à une expérience personnelle qu'il fait allusion ; et nous pouvons en être d'autant plus certains qu'aussitôt après venait la lecture de la page fameuse de Ch. Secrétan, celle qui s'ouvre par ces mots : « Je suis resté fidèle aux croyances de ma jeunesse ».

Fidèle aux croyances de sa jeunesse, certes Flournoy l'a été, et ce sont les étapes de cette longue fidélité que nous chercherons à parcourir maintenant, en nous souvenant qu'un double courant a sans cesse entraîné ce chercheur infatigable qui fut en même temps un croyant convaincu. Si contradictoire que cela puisse paraître,

(1) Paul SEIPPEL, *Journal de Genève*, 7 novembre 1920. — (2) *Le génie religieux*. Lausanne, 1904, p. 58 s.

Flournoy a suivi simultanément, et non successivement, deux directions différentes : d'un côté la recherche scientifique qui le fit entrer en lutte ouverte avec les méthodes de la théologie, de l'autre côté sa piété, simple et candide comme celle d'un enfant, et dont la sincérité s'est manifestée par son ingéniosité à servir les autres, à combattre la souffrance, à dépister des injustices. Mais n'oublions pas que ces deux voies — et la théorie de Bergson nous aide à saisir ce qui, au premier abord, paraît incompréhensible — furent poursuivies jusqu'au bout, jusqu'à leurs ultimes conséquences. S'il prétend exclure de son horizon intellectuel tous les problèmes posés selon les procédés théologiques, Flournoy reste cependant un ardent défenseur du christianisme, ne se contentant pas d'attaquer par la plume ou la parole les adversaires de la religion, mais employant les ressources de son intelligence à mettre en pratique, humblement et modestement, les enseignements du Maître auquel, aux jours d'adolescence, il s'est donné sans restriction.

Relevons enfin — et sur ce point nous nous croyons en droit de modifier les hypothèses bergsoniennes — que les deux tendances contraires, l'hostilité aux spéculations théologiques et la consécration religieuse personnelle, loin de poursuivre à l'infini des chemins séparés, se sont rejointes en fin de compte, créant une harmonie spirituelle dont furent frappés ceux qui connurent Flournoy dans les dernières années de sa vie. Rappelons à ce propos qu'il s'endormit paisiblement au début de novembre 1920, à l'âge de soixante-six ans, ayant d'abord lutté tant qu'il put contre la faiblesse qui l'envahissait, puis acceptant avec calme et soumission la longue maladie dont il prévoyait toutes les phases [1].

Mais n'anticipons pas et contentons-nous, pour l'instant, de constater l'action heureuse de la loi de dichotomie opérant sur cette riche nature et lui permettant de déployer d'étonnantes possibilités, dont une grande partie sans doute n'aurait trouvé aucune issue s'il n'y avait eu, au début des études universitaires, cette dissociation des tendances profondes en deux groupes adverses.

(1) La *Revue de théol. et de philos.* a consacré en 1921 à la personnalité et à l'œuvre de Flournoy un fascicule spécial, contenant outre les articles de MM. Paul Seippel, Arnold Reymond et Georges Berguer, des pages inédites de Flournoy sur Kant.

A. — Les attaques contre la théologie.

Quels furent exactement les reproches de Flournoy contre la théologie, et comment les a-t-il précisés au cours des années ? Les faiblesses qu'il découvrit dans la pensée religeuse de son temps — et l'on peut se demander si certaines appréciations défavorables n'ont pas été suscitées chez lui plus par des inconséquences pratiques dont il fut le témoin que par les raisons intellectuelles qu'il invoque — ces faiblesses peuvent être classées sous trois chefs : l'esprit dogmatique, l'éloignement de la réalité vécue, le caractère secondaire des doctrines.

1. *L'esprit dogmatique.*

Flournoy, on peut le dire sans exagération, eut en horreur tout dogmatisme, et bon nombre des critiques qu'il dirige contre la théologie visent avant tout l'intolérance ou l'étroitesse qu'il aperçoit chez tant de gens d'Eglise.

Mais cet esprit dogmatique, il le poursuit aussi lorsqu'il le rencontre faussant les recherches du savant qu'il rend sourd aux enseignements de l'expérience. « Le fanatisme et l'intolérance, note-t-il, sont une tare tellement humaine que même les gens supérieurs ont souvent à s'en guérir ; mais quand on la retrouve chez des individus de la plus haute culture scientifique, loin d'ajouter à leur prestige, elle y semble particulièrement déplaisante, ou y détonne comme une petitesse ridicule. [1] »

Toutefois l'étroitesse religieuse lui semble d'une tout autre gravité. Les confidences qu'il reçoit lui révèlent constamment les ravages que peuvent causer, chez des êtres sensibles, un autoritarisme religieux trop accentué — et l'admirable monographie de psychologie religieuse intitulée *Une mystique moderne* contient à cet égard des pages saisissantes. Parfois notre auteur s'indigne et déclare tout net qu'« il serait stupide et cruel à la fois de prétendre maintenir les âmes simples dans la camisole de force d'un système qui n'est point fait pour elles ». Puis, reprenant le ton de bonhomie légèrement railleur qu'il affectionne, il poursuit par une image : « Il y a certainement nombre d'individus religieux qui, à l'instar

(1) *Esprits et mediums.* Genève, 1911, p. 234.

du bernard l'ermite, n'ont d'autre abri intellectuel, leur vie durant, que les coquilles dogmatiques rencontrées toutes faites sur leur route ; il y en a aussi dont l'être spirituel semble n'avoir besoin d'aucune protection de ce genre ; mais il en est incontestablement beaucoup qui doivent se fabriquer eux-mêmes leur propre maison, comme l'escargot, et à qui ce serait causer d'intolérables souffrances que de vouloir soit les fourrer dans une enveloppe intellectuelle étrangère, soit les dépouiller de celle qu'ils se sont sécrétée au cours de leur vie »[1]. Aussi parle-t-il d'expérience personnelle lorsque, s'adressant à des étudiants, il leur laisse ces conseils : « Notre religion ne doit pas consister dans l'acceptation passive et indifférente de tel ou tel courant d'idées extérieur, comme on endosse un paletot tout fait dans une maison de confection ; elle doit être quelque chose de réellement vivant, assimilé et faisant partie de notre substance spirituelle... L'essentiel est que nous soyons nous-mêmes, aussi francs que possible devant Dieu ou devant notre conscience, et sincères dans nos croyances comme dans nos doutes et même nos incroyances.[2] »

2. *La théologie est en dehors de la réalité.*

Le second grief adressé à la théologie est d'avoir perdu contact avec la réalité vivante. Critique constante chez Flournoy et qui surgit à propos de faits et de circonstances aussi multiples qu'inattendus. En premier lieu c'est le psychologue qui proteste : pourquoi supposer, comme le font tant de théologiens, que l'expérience religieuse n'obéit qu'à « un seul type unique, fixe, seul légitime et canoniquement autorisé, en dehors duquel les âmes font fatalement fausse route pour aller se perdre dans les déserts de l'incrédulité ou dans la fange des perversions morbides », alors que la réalité, interrogée sans parti pris, nous révèle des différences notables entre les tempéraments religieux ? Mais, insatiable d'unité, la théologie rêve « d'écraser les diversités individuelles sous le rouleau compresseur d'une formule dogmatique »[3]. Et pourquoi donc s'appliquer à « scruter les rapports essentiels qui ont bien pu exister entre la volonté de Dieu et la volonté du Christ en tant que distinctes l'une

(1) *Observations de psychologie religieuse*, *Archives de psychologie*, t. II, p. 349. (2) *Le génie religieux*, p. 9 s. — (3) *Les principes de la psychologie religieuse*. Extrait des *Archives*, t. II, p. 13 s.

de l'autre »[1], alors qu'une étude psychologique qui montrerait l'héroïsme, l'intelligence, la générosité de Jésus n'est qu'à peine ébauchée ?

Mais au savant avide de connaissance psychologique se joint bientôt, et toujours plus insistant, l'homme de cœur vers qui se tournent tant d'âmes en détresse, qui trouvent auprès de lui compréhension et direction spirituelle. Flournoy apprend ainsi qu'un pasteur, à l'ouïe d'une confession relatant des luttes et des chutes morales douloureuses, conséquence presque fatale d'un épisode de jeunesse où la responsabilité n'était point engagée, borna sa cure d'âme à des paroles de condamnation, employant son éloquence à démontrer que le châtiment prouve la culpabilité et que Dieu n'aurait certes pas permis de pareilles souffrances s'il n'y avait à expier quelque faute d'une particulière gravité. Or voici que cette âme, à qui l'humaine sympathie du psychologue a rendu l'espoir, s'épanouit et retrouve une raison de vivre ; et les lignes suivantes, reçues par Flournoy quelques jours plus tard, le renforcent dans son sentiment qu'un fossé sépare les théologiens de la réalité : « Sans diminuer la gravité des faits, lui écrit-on, vous avez pris d'emblée une autre attitude : l'honneur et le respect que vous m'avez témoignés ont plus fait pour aider à la victoire que vos assertions elles-mêmes. Le fait que vous *saviez*, et que pourtant jamais le moindre dédain, la moindre ombre de condamnation n'a percé dans votre ton ou votre regard, voilà ce qui m'a puissamment aidée à retrouver quelque confiance en moi-même et à reprendre courage »[2].

Flournoy se rend compte que souvent la cure d'âme entreprise par des théologiens fait fausse route parce qu'elle écarte délibérément l'aspect médical des problèmes de vie. Or les maladies du corps, celles du système nerveux, la faiblesse congénitale de la volonté, les troubles provoqués par la peur, par des spectacles malsains, par tel souvenir qui hante l'esprit nuit et jour, sont autant de réalités qu'il est dangereux d'ignorer. Mais les théologiens ne retiennent que l'aspect strictement religieux de ces problèmes, exigeant d'emblée une conversion de l'âme, quand d'abord s'impose l'élimination des conditions morbides qui rendent bien difficile, sinon impossible, l'exercice normal de la volonté. Flournoy, par les résul-

(1) *Le génie religieux*, p. 33. — (2) *Une mystique moderne*, *Archives*, t. XV, p. 13.

tats obtenus dans la direction spirituelle qu'il pratique, sait à quel point des explications psychologiques peuvent libérer, ne serait-ce qu'en changeant la perspective sous laquelle on considère les diverses manifestations de la souffrance morale : telles d'entre elles, en effet, ne sont que des phases passagères et maladives, contre lesquelles certes il est indispensable de lutter, mais qui n'entament en rien l'intégrité morale.

Bref, la théologie semble à Flournoy, comme la métaphysique du reste, ne parvenir à éviter la contradiction qu'en sacrifiant une partie des données de l'expérience, donc en méconnaissant la réalité.

3. *Les doctrines sont d'ordre secondaire.*

Un troisième reproche est articulé contre la théologie, ou plus exactement contre les dogmes et les doctrines qu'elle élabore : ces constructions intellectuelles, auxquelles tant d'importance est attachée, ne sont en fait que des produits secondaires. Dans les *Principes de la psychologie religieuse*, Flournoy s'exprime avec toute la netteté désirable : « Pour le psychologue, écrit-il, la religion est essentiellement une disposition ou un processus intime de l'être organique et psychique, une sorte de variation spontanée ou de poussée instinctive qui part des couches les plus profondes de l'individualité et se manifeste par des phénomènes de l'ordre émotionnel et volitionnel, lesquels, mettant secondairement en branle l'intelligence et l'imagination, y font naître des idées, des représentations, des notions explicatives, plus ou moins adéquates, de ce que le sujet a ressenti et expérimenté dans son for intérieur. Il en résulte que si les dogmes et les concepts théologiques, issus de ce travail de réflexion s'exerçant après coup sur les données primordiales de la conscience religieuse, conservent quelque valeur aux yeux de la psychologie, ce n'est plus à titre de prétendues vérités absolues portant sur la nature du monde invisible, comme le pense le vulgaire, mais c'est seulement en tant que tentatives d'exprimer intellectuellement, de traduire en images sensibles ou en notions discursives, des expériences individuelles profondes et immédiatement vécues, mais qui défient toute description exacte et restent incommunicables en leur vérité concrète.[1] »

(1) *Les principes de la psychologie religieuse*, p. 15 s.

Evidemment Flournoy ne possède pas le sens doctrinal, il ne nourrit aucune tendresse pour les systèmes dogmatiques, bien qu'il les reconnaisse inévitables. Il n'y voit « qu'une sorte de résidu desséché, d'où toute la sève et la moelle vivante se sont évaporées » [1]. N'oublions pas cependant que son antipathie à l'égard des doctrines s'inspire de motifs profondément sérieux, car c'est la valeur même de la piété qui lui paraît compromise par le travail dogmatique. Ne remplace-t-on pas ce qui doit rester une attitude pratique devant la vie et l'univers par une conception toute intellectualisée des choses, par des formules ? « Opération dialectique qui peut servir à clarifier les idées et à susciter les discussions, mais qui dénature forcément le fait primordial et vivant, la manière toute spontanée d'être et de réagir en ce monde, comme le botaniste abîme la fleur en la disséquant pour l'étudier. [2] »

D'ailleurs que réclame-t-on d'une doctrine, sinon de répondre aux multiples exigences vitales de l'individu ? Par conséquent dans la mesure même où cette condition se trouve remplie, il est parfaitement vain de reprocher aux tentatives de systématisation métaphysique ou théologique la part d'incohérence qu'inévitablement elles comportent. Fort de cette opinion, Flournoy n'attache que peu d'intérêt aux travaux des dogmaticiens.

Tels sont les motifs les plus importants qui militent, aux yeux du psychologue genevois, contre tout essai de coordonner systématiquement la pensée religieuse. Or, depuis le moment de la crise intérieure de la vingtième année qui dissocie l'élan initial en deux courants opposés, ces arguments jalonnent l'une des directions poursuivies, celle de l'homme de science épris d'exactitude, fidèle inlassablement aux méthodes qui seules permettent des découvertes fécondes.

Au premier abord, en présence de pareilles attaques contre toute réflexion religieuse, on ne peut se défendre de l'impression d'hostilité consciente à l'endroit du christianisme et de ses représentants. Mais penchons-nous maintenant sur l'autre chemin simultanément parcouru, essayons de saisir cet irrésistible attrait qu'exerce sur l'âme de Flournoy tout ce qui regarde la pratique de la vie chrétienne.

(1) *Le génie religieux*, p. 28. — (2) *Ibid.*, p. 27.

B. — La défense de la religion.

Nous l'avons entendu, jeune étudiant, s'insurger contre le matérialisme qu'au nom de la science des hommes de valeur inculquaient à sa génération. Cette lutte contre le positivisme athée, jamais Flournoy ne l'abandonnera. Comme l'a dit excellemment Paul Seippel dans un article nécrologique : « Il nous a enseigné, non pas une philosophie systématique, mais bien une méthode permettant de résoudre quelques-unes des questions vitales qui se sont posées à la pensée moderne. Par là, il nous a rendu un immense service. Il nous a épargné les douloureux conflits entre la foi religieuse et les exigences de la vérité scientifique. [1] »

Flournoy s'inquiétait de la situation spirituelle de son temps, en particulier du trouble jeté par le déterminisme scientifique qui, de simple méthode d'investigation qu'il doit être, s'était transformé en une explication métaphysique prétendûment appuyée sur la Science. « Il se peut assurément », écrivait-il dans son livre sur William James, « que nos descendants finissent par retrouver leur assiette religieuse, grâce à un nouveau tour de roue de la science qui rendrait la certitude, par des découvertes ou des interprétations imprévues, à beaucoup de points essentiels mis en doute aujourd'hui ; mais en attendant ce jour, fort hypothétique et surtout lointain, nous sommes dans le pétrin » [2].

Mais Flournoy ne se contente pas de diagnostiquer le mal. Il agit, et commence par le domaine qui lui est propre, celui de la psychologie, qu'il voudrait rapprocher de la théologie. Attiré par les nouveautés, il sera l'un des premiers à s'intéresser à la psychologie religieuse ; or, ce qui le séduit dans cette science naissante, ce n'est pas seulement, comme le remarque Claparède, la frondaison aussi soudaine qu'inattendue, et le développement en une branche véritable de ce qui n'était jusqu'ici qu'un rameau timide et stérile ; c'est bien plutôt la tâche qui s'offre à lui de donner à cette branche le tuteur nécessaire pour qu'elle puisse, sans rompre, porter tous les fruits qu'elle promet.

Flournoy faisait profession d'agnosticisme ; à ses yeux les réa-

(1) *Journal de Genève*, 7 novembre 1920. — (2) *La philosophie de William James*. Saint-Blaise, 1911, p. 162 s.

lités dernières sont inconnaissables et la notion de Dieu échappe à notre entendement. Il le dit, il le répète, et s'en explique abondamment lorsque, exposant la philosophie de William James, il développe en fait ses propres idées. Mais cet agnostique se pose des questions surprenantes et s'arrête à des solutions qu'il est bien malaisé de ranger hors des cadres de la théologie. Le Dieu auquel il croit de toute son âme doit être, à tout le moins, conscient, personnel et moral [1] : la personnalité vivante d'un moi conscient, tel est, nous dit-il, le choix qu'il fait parmi les données de son expérience pour y voir le symbole, plus encore, la révélation de l'Etre en soi, du Réel par excellence [2]. Puis sa pensée se développe, évolue ; certes, il ne cesse de repousser les attributs métaphysiques de Dieu, n'y découvrant aucun intérêt pratique, aucun effet concret pour la vie du croyant [3]. Pourtant, hanté par les souffrances et les injustices qu'il voit ou qu'il devine, éprouvé lui-même par le drame poignant où son beau-frère trouve une mort tragique, il préfère, pour sauvegarder sa foi à l'amour infini de Dieu, ne plus affirmer sa toute-puissance. Et peu importe qu'on le taxe de manichéisme ! Pour lui, la croyance à l'impotence divine ramène la paix du cœur. Plus tard, reprenant ces questions, il en vient à entrevoir une conception de Dieu dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle allie aux plus hautes spéculations métaphysiques l'un des problèmes théologiques le plus essentiels [4]. Ecoutons-le : « Peut-être l'esprit humain arrivera-t-il un jour à trouver une synthèse supérieure dans l'idée d'un Dieu qui ne serait ni *impersonnel* à la façon des lois abstraites ou des forces insconscientes que d'aucuns lui substituent, ni *personnel* au sens grossièrement anthropomorphique que d'autres lui laissent, mais *supra-personnel* et satisfaisant ainsi les besoins du cœur aussi bien que les manies de l'entendement ; seulement c'est là une sorte de concept-limite si peu aisé à saisir que de longtemps encore il n'entrera pas dans la tête de beaucoup de gens [5]. »

Ses croyances, dont une bonne part lui a été fournie par l'intermédiaire des théologiens, ne lui sont nullement indifférentes, bien au contraire. Les réalités inaccessibles à la raison — et nous retrouvons ici le disciple de Kant — sont pour lui les seules vraies, aussi

(1) Cf. *La philosophie de William James*, p. 145 s. — (2) Cf. *Les principes de la psychologie religieuse*, p. 25. — (3) Cf. *La philosophie de William James*, p. 127 s. — (4) Cf. *Le génie religieux*, p. 52 s. et Ed. Claparède, *Flournoy*, p. 100, note 1. — (5) *Une mystique moderne*, p. 223.

éprouve-t-il un véritable malaise à l'idée de voir suspendre ces mêmes croyances, vitales et essentielles pour lui, au fil ténu d'une recherche de pathologie, d'une enquête statistique ou d'une séance de médium. « Il me semble, remarque-t-il, que c'est porter atteinte aux ressorts les plus intimes de mon être, que de les exposer ainsi à tous les risques, en les rendant solidaires d'interprétations ou de résultats scientifiques tenus aujourd'hui pour acquis, et demain peut-être renversés. [1] »

Sa foi, en effet, a pour attaches des liens autrement solides. Expérience personnelle et vécue, elle lui fut la révélation de Jésus-Christ, Maître des consciences et Sauveur des âmes. Ne sent-on pas vibrer, dans les lignes suivantes, l'émoi que laisse le souvenir de ce que l'on a vu et entendu soi-même : « L'exemple typique de ces interventions particulières de [Dieu] que la pure logique ou la science positive n'auraient jamais pu prévoir, se trouve dans ces cas si étranges d'individus acculés à la faillite complète de leur personnalité morale et qui se sont tout à coup sentis dominés, envahis, soulevés par une merveilleuse puissance de vie, à bord de laquelle pour ainsi dire ils sont montés et ont trouvé le salut, à l'instant même où tout leur être coutumier faisait naufrage dans l'abîme du désespoir » [2].

Le pasteur Henry Berguer, l'un de ses plus anciens compagnons de jeunesse, lui a rendu ce témoignage : « A cette vie si belle, si une, si riche, si rectiligne, si ascensionnelle, si bienfaisante, il y a une source. Beaucoup ignorent laquelle. Comme témoin de cette vie j'ai le droit, j'ai le devoir de dire que cette source, c'est Jésus-Christ... Il a été tout le temps de sa vie et simplement un chrétien, mais il l'a été d'une manière toujours plus consciente et profonde. Sa foi n'était pas de croire ce que d'autres chrétiens croient du Christ. Sa foi était dans la personnalité vivante qui s'était imposée à sa conscience. Beaucoup de raisons l'avaient fait avancer sur la route qui mène à Dieu. Mais c'est Jésus qui lui a donné la certitude de Dieu. [3] »

Bien des traits pourraient encore être relevés, parmi lesquels l'attachement de Flournoy à son Eglise, dont il sut donner des preuves authentiques en des heures décisives — telle cette conférence

(1) *F. W. H. Myers et son œuvre posthume*, dans *Archives*, t. II, p. 285. Reproduit dans *Esprits et mediums*, p. 256. — (2) *La philosophie de William James*, p. 136 s. — (3) *La Semaine religieuse*, 20 novembre 1920.

publique dans le temple où nous sommes, lors des débats sur la constitution nouvelle de l'Eglise protestante, au lendemain de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Mais sa ferveur s'exprimait aussi par l'accomplissement de plus humbles devoirs : ainsi la régularité de sa présence au culte dominical, à Saint-Pierre.

Conclusion.

On a pu s'en convaincre, le second chemin suivi par Flournoy, celui de l'homme de foi, révèle des sentiments religieux dont l'ardeur équivaut à la vigueur déployée contre la théologie.

Bergson, en formulant les lois de dichotomie et de double frénésie, laisse entendre que les tendances divergentes et successives, nées d'une même impulsion primitive, s'éloignent à l'infini l'une de l'autre, s'exacerbant chacune dans le développement de leurs propres conséquences, jusqu'à extinction de l'élan qui les porte. Ce qui est vrai de la marche de la civilisation ou de la transformation de l'individu dans la société, nous paraît se modifier quand il s'agit de la vie proprement religieuse. Dans ce domaine spécial, nous croyons en effet qu'un rapprochement harmonieux peut finalement s'établir. Lorsqu'une personnalité trouve l'équilibre que donne la foi vécue, les tendances contraires, après s'être séparées au cours de crises souvent douloureuses et avoir ainsi réalisé toutes leurs possibilités, se rapprochent, se retrouvent en une unité nouvelle, et l'on assiste alors à l'épanouissement des qualités les plus hautes dans une sérénité où collaborent l'intelligence et le cœur. A la loi de *dichotomie*, à celle de *double frénésie*, il convient d'en ajouter une troisième, la *loi d'harmonie rétablie*.

N'en avons-nous pas la preuve dans cet apostolat de médecin des âmes, centre des préoccupations de Flournoy en ses dernières années ? Le savant mettant au service de ceux qui souffrent sa connaissance approfondie des problèmes de la vie spirituelle, n'est-ce pas précisément cette union étroite du savoir et de la foi que tant de penseurs ont poursuivie sans l'atteindre et vers laquelle tendent, dans un effort désespéré, tant d'intellectuels croyants ?

Un de ses amis les plus intimes nous rapporte ce trait délicat : « Dans les fréquents et longs entretiens que j'ai eu le privilège d'avoir avec lui, il me disait souvent : « Nous jugeons trop les autres, même

les déchus ; nous n'avons pas le droit de juger, il faut aimer pour comprendre, mais ne jamais juger »[1].

Grande et profonde leçon laissée par un homme qui, de l'avis de ses contemporains, fut l'un des plus aptes à tout comprendre, mais qui, à son propre jugement, estimait que pour comprendre vraiment, sans erreur et sans injustice, il faut doubler l'intelligence la plus pénétrante de l'amour le plus candide !

Edmond ROCHEDIEU.

(1) A. de Morsier, dans l'*Essor*, 18 décembre 1920, cité par Ed. CLAPARÈDE, *Théodore Flournoy*, p. 112.